

EXPOSITION CULTURE

La Vita nuova, quand les artistes italiens s'engageaient

À Nice, le musée d'Art moderne et d'Art contemporain propose de revisiter une période cruciale de la société transalpine. Quinze années de création, de 1960 à 1975, au cœur de l'agitation qui parcourait la péninsule, encore hantée par les spectres du fascisme et de la guerre.

NICE (ALPES-MARITIMES) ENVOYÉ SPÉCIAL

Pour tout dire, voilà une exposition dont on se demande bien pourquoi elle n'a pas vu le jour plus tôt. Revisiter les années 1960. Ou plus exactement, aborder les « nouveaux enjeux de l'art en Italie », de 1960 à 1975. Vita nuova. Voilà la belle invitation du musée d'Art moderne et d'Art contemporain (Mamac) dans la capitale azurée. La période retenue ne doit rien au hasard. Quinze ans après la fin de la guerre, pas totalement débarrassée du fascisme mais occupée par l'armée américaine et rongée par une mafla... italo-américaine, la péninsule tente de se débarrasser de ses oripeaux. L'agitation est générale, tant dans le domaine social que politique et artistique. Quinze années de création, de 1960 – les premiers pas publics d'une nouvelle génération d'artistes – à 1975, année marquée par la mort de Pier Paolo Pasolini.

LE CORPS DEVIENT OBJET POLITIQUE

Valérie Da Costa, commissaire de l'exposition, a choisi une approche en trois parties. C'est d'abord la société de l'image, signe de nouveaux modes de représentation pour des sujets jusqu'ici tabous ou peu traités. Avec, au centre, la femme (sujet ou artiste). « With » (1962), de Marisa Busanel – une combinaison, comme en mouvement, froissée, plaquée sur des planches en bois noires –, donne l'idée à la fois de la liberté et du danger, du désir et de la passivité. La beauté qui se dégage est asphyxiante. Tout aussi révolutionnaire pour l'époque, la série de photos de Lissetta Carmi « I Travestiti » (1965-1970). D'autres plasticiens répondent à la violence. C'est le cas de Luciano Fabro avec « Italia del dolore » (1975).

Deuxième temps du parcours : reconstruire la nature. Où l'on s'aperçoit, à l'instar de Pino Pascali (et sa



toile peinte tendue sur six structures de bois cintrées, « Cascade », de 1966), qu'une prise de conscience avait lieu dès la fin des années 1960. Laura Grisi étudie la vitesse du vent, « The Measuring of Time » (1969), alors que Piero Gilardi propose, en 1967, les performances des « Vestito natura ». Avouons ici une préférence pour la dernière partie : Mémoire des corps. Cette trace toujours recherchée, qui file comme du sable à travers les doigts. Le corps comme élément de référence. Objet politique qui interroge sans cesse, trop souvent caché : « Rifarsi » (1973), où Eliseo Mattiacci s'enduit le visage de boue. Carol Rama préfère des yeux sans visage (merci Franju) avec « Vedo... vedo », 1967. Un corps peut sortir d'une « crisalide » (1972), comme le fait Claudio Cintoli. Le corps, encore, et le corps-à-corps, de sa propre histoire dans la grande histoire, clame aussi la mise en scène performative de Fabio Mauri intitulée « Che cosa è il fascismo » (1971). Un regain de tension socio-politique qu'on aurait aimé retrouver à la villa Arson, dans « Le Futur derrière nous », qui scrute « l'art italien depuis les années 1990 ». La comparaison est rude. La dichotomie entre les artistes d'aujourd'hui et la société dans laquelle ils sont censés créer (qui, elle, est en permanente évolution) est terrible. La Vita nuova, la vie nouvelle, reste pourtant un manifeste artistique d'une brûlante actualité. ●

PIERRE BARBANCEY
pierre.barbancey@humanite.fr

« Vestito natura - Anguria », Piero Gilardi, œuvre en mousse polyuréthane, 1967.



VITA NUOVA, au Mamac, Nice. Jusqu'au 2 octobre. Catalogue sous la direction de Valérie Da Costa, 175 pages, 32 euros. Villa Arson, Nice jusqu'au 28 août.